

Lettre d'un vieux fou à un
jeune sage. (Signé : J.
Commerson. 22 août 1859.)

Commerson (1802-1879). Auteur du texte. Lettre d'un vieux fou à un jeune sage. (Signé : J. Commerson. 22 août 1859.). 1859.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

L 56
+ 6
882

LETTRE

D'UN VIEUX FOU

A UN JEUNE SAGE

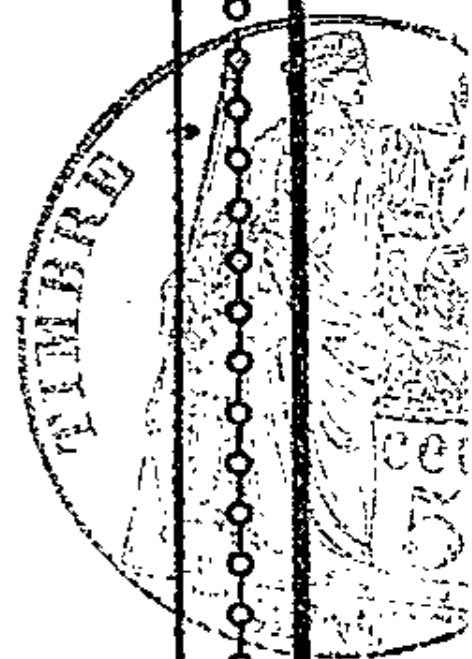
Prix : 10 centimes.

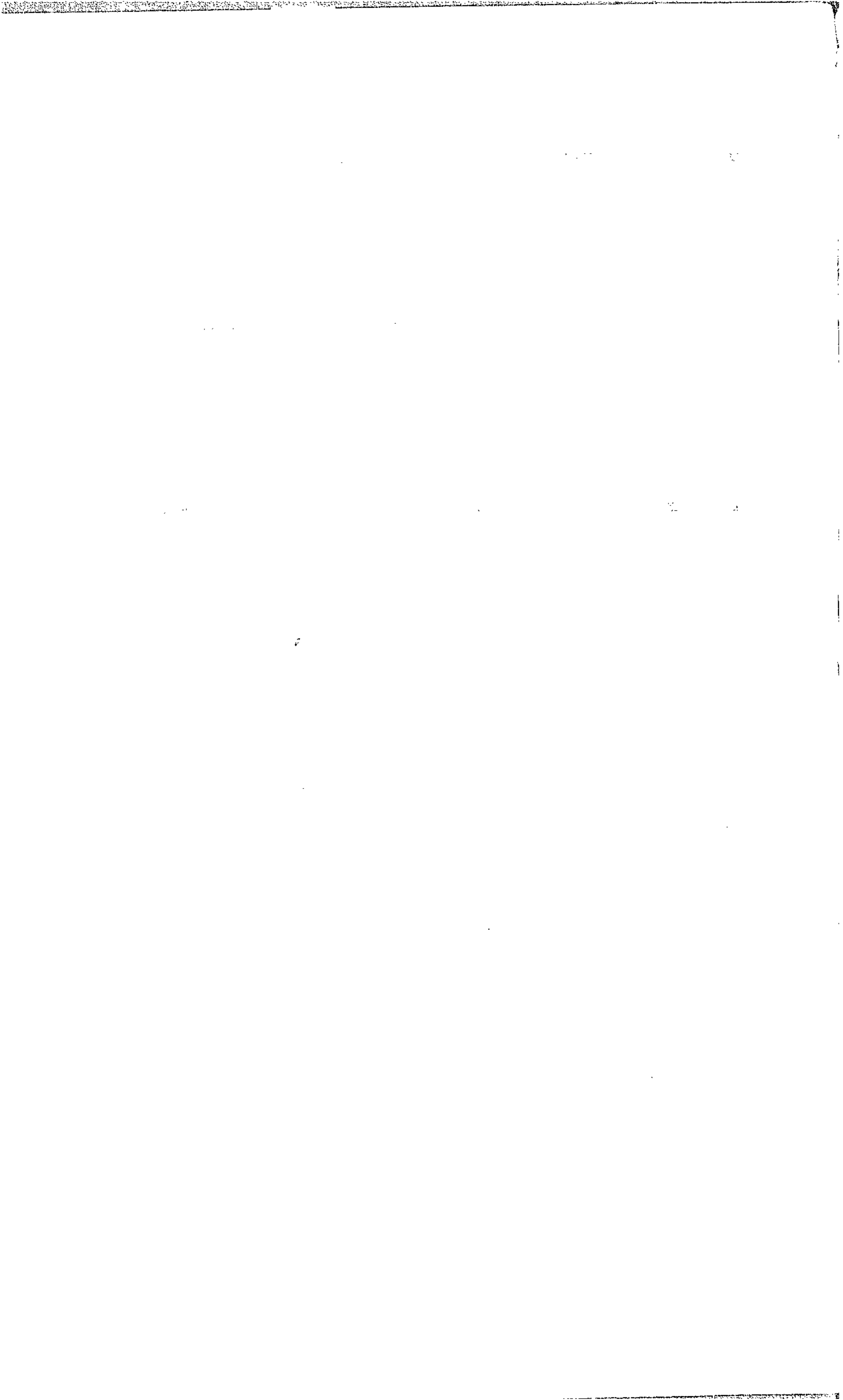
CREZ TOUS LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX.

PARIS
DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS,

PLACE DU PANTHÉON, 2.

1859





LETTRE

D'UN VIEUX FOU

A UN JEUNE SAGE



A M. LE DIRECTEUR DE L'INDÉPENDANCE BELGE

Paris, 22 août 1859.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vous penserez sans doute, et avec raison, que la lettre insolente que M. Louis Blanc a fait insérer dans votre journal mérite une réponse, et, si vous daignez publier celle-ci, vous ferez une bonne action, dont les huit millions de Français, qui ont appelé Louis-Napoléon à l'Empire et qui ont du cœur et de la mémoire, vous sauront un gré infini.

Votre très-humble et, par anticipation, très-reconnaissant serviteur,

J. COMMERSON.

A M. LOUIS BLANC.

LETTRE D'UN VIEUX FOU A UN JEUNE SAGE.

Paris, 22 août 1859.

Vous avez bien raison, monsieur, de ne pas revenir dans la France *esclave*, après l'avoir quittée si libre et si heureuse,

en 1848. A cette époque, en effet, vous jouiez un grand rôle, à Paris, dans le palais des Médicis; M. Cavaignac était Dictateur tout puissant et aspirait à monter encore plus haut, n'importe comment et à quel prix; M. Caussidière, préfet de police, de contrebande il est vrai, mais ferme, énergique et imposant, n'avait qu'à dire son sacré nom de D... pour faire de l'ordre avec le désordre; M. Armand Marrast trônait à l'Hôtel-de-Ville, avec toute la grâce d'un marquis, pour certains grands seigneurs, mais avec toute la fatuité d'un manant avec les prolétaires. Aussi, plus tard, aucun collège électoral, même celui de Toulouse, sa patrie, n'a daigné l'envoyer à l'Assemblée nationale; alors, encore le fier Ledru-Rollin, l'homme du droit et de la liberté, comme vous savez, dirigeait le ministère de l'intérieur avec une rare habileté: car, un jour, il abolissait prudemment l'incarcération pour dettes, puis, libre de toutes inquiétudes personnelles, *Solutus omni fœnore*, il inondait la France de circulaires draconiennes; il instituait, à Paris, de grandes fêtes républicaines, renouvelées de 93, et des processions champêtres où figuraient nombre de bœufs, aux cornes dorées (comme au carnaval) et passablement d'ânes et d'imbéciles; il passait en revue, à la barrière de l'Étoile, la garde nationale, heureuse et fière de sa présence, et revenait, ainsi que feu Numa-Pompilius auprès de son Égérie, se reposer de ses fatigues cruelles et des soucis du pouvoir. Quand l'émeute échelée grondait dans la rue, par exemple, il se gardait bien d'y descendre par crainte de horions, de renforcements et de coups de pieds au... bas des reins. Un jour cependant il eut du courage et il marcha résolument, à la tête d'une foule nombreuse, contre l'Assemblée nationale, mais aussitôt qu'il vit de loin le bout des oreilles du cheval de Changarnier, il prit ses jambes à son cou et disparut par un vasistas. Qui n'a pas admiré encore à cette époque, M. Bastide, appelé aux affaires Etrangères, parce qu'il était complètement étranger aux affaires? M. Crémieux, confortablement installé, à nos

frais, dans un magnifique hôtel de la place Vendôme, et folichonnant tantôt avec la balance de la Justice et tantôt avec le Pentateuque? M. Flocon (de la *Réforme*), ne réformant rien au Gouvernement Provisoire mais, bon enfant et pas fier, culottant paisiblement sa pipe, à l'estaminet, et se gorgeant de bière de Lyon, de Strasbourg, de Bavière, de Louvain, et même de Paris, avec délices? M. Carnot, travesti en grand maître de l'Université, rédigeant ses beaux programmes Saints-Simoniens et attachant les placides élèves de l'École Normale supérieure à une innocente épée, qui rappelait ces deux vers du conscrit Berchoux, dans la *Gastronomie* :

Aussitôt l'on m'arma d'un fusil inhumain
Qui jamais, grâce à Dieu, n'a fait feu dans ma main.

Alors M. Garnier Pagès, faisait comptes sur comptes, ou plutôt contes sur contes au ministère des finances, (trésor public), où il avait été appelé, par la raison bien simple qu'il était le frère cadet de son frère aîné. M. le docteur Trélat administrait les Travaux publics et faisait par Ordonnances marcher les susdits travaux, à peu près comme il avait fait autrefois marcher ses malades : *De profundis* pour ces derniers ! S. V. P. M. Dupont (de l'Eure), enfoncé jusqu'au cou dans sa chaise curule, dormait d'un profond sommeil ou faisait des cocottes; M. Albert (l'ouvrier), des travaux gigantesques, et M. Pagnerre des almanachs de toute couleur, pour tous les âges et pour tous les goûts, même les plus innocents; notre justement célèbre François Arago, lui, cherchait dans la marche des astres et des planètes à diriger celle des hommes; son frère Étienne administrait les postes comme il avait jadis administré le Vaudeville, à la grande satisfaction des actionnaires; son autre frère (Jacques) se consolait de sa malheureuse cécité en fabriquant des charretées de calembours dont quelques-

uns n'étaient pas trop mauvais ; son fils, Emmanuel, proconsulait, à Lyon, avec une autorité superbe ; M. Barbès occupait quatre places, tant lucratives que honorifiques : il était Gouverneur du Luxembourg, avec 30,000 francs d'appointements, Député à l'Assemblée nationale, avec 25 francs par jour, Colonel de la 12^e légion, avec de belles épauettes, Maire du 12^e arrondissement, avec une large ceinture tricolore, et il n'était pas encore content. Le pauvre homme ! M. Clément Thomas, mon vaillant Général en chef dans la garde nationale, insultait la croix d'honneur qui jamais, hélas ! n'avait été accrochée à sa chaste boutonnière ; M. Sobrier faisait, nuit et jour, avec ses farouches Montagnards, aux cocardes, aux cravattes, aux brassards, aux ceintures et aux nez rouges, de fortes patrouilles qui épouvantaient, non seulement les enfants, mais jusqu'aux vieux soldats d'Austerlitz, de Marengo et de Wagram ; le mot d'ordre de ces janissaires improvisés était la réponse énergique de Cambronne aux anglo-Prussiens, à Waterloo, M....., traduction libre et pudibonde : *La garde meurt et ne se rend pas !* Et ils se le donnaient souvent entre eux, ce joli mot d'ordre, même un peu trop souvent : ils avaient peur de l'oublier.

Tandis que cela se passait d'une part, M. de Lamartine, constamment les pieds dans la boue et la tête dans le ciel, versait d'une autre part, à droite et à gauche, mais toujours en pure perte, des torrents d'éloquence sur les masses insurgées. Un seul jour cependant il fut écouté : c'était le 25 février 1848 ; il avait été vraiment beau comme *Mirabeau* : Madame la Duchesse d'Orléans entra à la Chambre des Députés avec ses deux enfants et portant, à la main, l'abdication de LOUIS-PHILIPPE en faveur du Comte de Paris, lorsque l'ancien chantre harmonieux du sacre de CHARLES X s'écria d'une voix tonnante, toujours *Mirabeau-Tonneau* ! Gardons-nous de toute sympathie pour les femmes et *Vive la République* ! A cette exclamation anarchique, M. Odilon-Barrot s'ébouriffa comme un sansonnet ;

son front olympien, et dénudé comme Mont-martre ou le Mont-Valérien, se plissa de colère et montant soudain à la tribune, il s'écria : Citoyens députés, que viens-je d'entendre ? On ose aujourd'hui... Monsieur Dupin rappelez donc à l'ordre... soutiens-moi Duvergier de Hauranne, nous sommes *floués*... il n'en pût dire davantage, il avait, la veille, mangé beaucoup de veau et de boudin au banquet de la Réforme et le malheureux était en proie à une indigestion terrible, une vraie colique de *Miserere*. Madame la duchesse d'Orléans se retira dignement de l'Assemblée avec ses enfants; mais, voyez la fatalité ! Quand, plus tard, Monsieur de Lamartine se présenta aux électeurs pour être nommé Président de cette même Chose Publique, (*Res Publica*), qu'il avait si bien proclamée, beau Poète, lui dirent-ils à l'unanimité : Votre règne n'est pas de ce monde. Retournez, auprès d'Apollon et d'Orphée, dans ce sublime Olympe que vous n'auriez jamais dû quitter et fichez-nous la paix ! M. de Lamartine a obéi ; mais il est revenu quelques temps après avec une sébille d'or (M. de Lamartine qui se dit si pauvre, possède encore dans les environs de Mâcon, pour cinq ou six cents mille francs de biens au soleil ; mais comme il les estime un million, un tout petit million, il ne peut pas trouver d'acquéreur et par conséquent payer ses dettes.) demander l'aumône à de pauvres ouvriers honnêtes, crédules et compâtissants qui ont jeté souvent dans sa tirelire la privation d'un plaisir, le fruit du labeur et jusqu'à l'obole de la veuve. — Une anecdote :

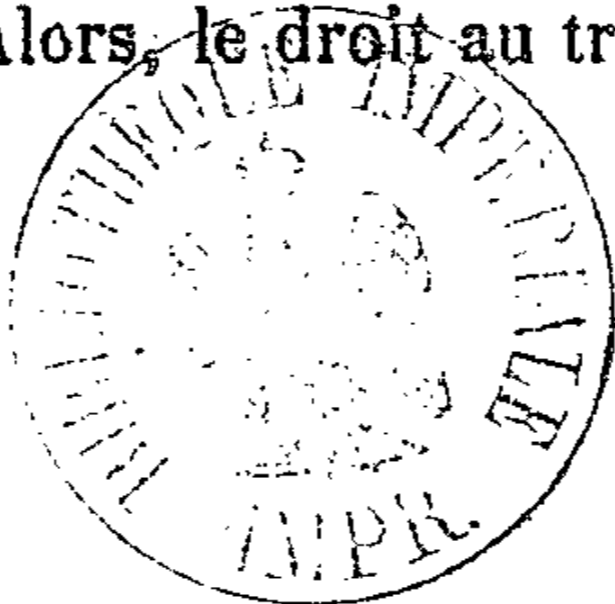
Ces jours derniers, je traversais le jardin du Luxembourg pour aller à Plaisance et je vis, avec douleur, emmener par un gardien chez le Commissaire de police du quartier, (heureusement que c'était chez le bon et digne monsieur Monval) ! une jeune femme en guenilles, au teint flétri, par la souffrance et la misère, mais qui avait dû être, naguère encore, admirablement belle. Elle traînait avec elle un jeune enfant en larmes et un autre un peu plus âgé qui ne pleurait pas, mais qui sem-

blait se demander si on les conduisait tous les trois à la mort ou à la vie. Non, c'était en prison, car la mère de famille avait demandé l'aumône dans le Luxembourg : *Manger l'herbe d'autrui, quel crime abominable !* rien que la mort ne sera capable d'expier son forfait... M. de Lamartine mendie publiquement, depuis deux ans, dans le monde entier et, au lieu de l'envoyer, au nom de la loi, à Villers-Cotterets, nombre de Conseils municipaux, effrontément prodigues des fonds de la Commune, lui votent des secours honteux, ou lui édifient une villa délicieuse au beau milieu des Champs-Élysées. *Proh pudor !*

Revenons encore une fois à vous, M. Louis-Blanc, (car, pour abattre un géant tel que vous, il faudrait bien des coups de la massue d'Hercule), et à vos amis et à vos beaux jours, à tous, de règne, de gloire et de puissance. En ce temps-là, Monsieur, on exilait l'armée de Paris comme dangereuse pour la liberté et on la rappelait ensuite, à la hâte, pour la faire exterminer par les héros des barricades : Ici on égorgeait impitoyablement Bréa et Mangin ; là, tombaient glorieusement, et les armes à la main au moins, Duvivier, Damesme, Négrier, les deux colonels François et Le Breton, le commandant Masson, et 4,000 soldats, gardes-nationaux ou mobiles ; au faubourg *Antoine*, comme on disait alors, on fusillait un saint Archevêque, offrant du haut des barricades la paix et le pardon ; dans le Berry, le Morvan, le Midi, on réformait, et toujours au nom de la Sainte Liberté, à coups de fusil, de sabres, de pioches, de hoyaux, de fourches, les prêtres, les magistrats, les gendarmes et les gardes champêtres. A Bédarieux, une jeune femme, (Rose Mical), défendit, avec un grand courage, un Maire et six Gendarmes que des furieux attaquaient de tous côtés ; déjà un de ces malheureux, père d'une famille nombreuse, avait cessé de souffrir, un autre râlait par terre et, pour l'achever plus vite, un homme, (si on peut appeler cela un homme) ! a eu l'affreuse pensée (un jugement rendu, à Montpellier, contre

les assassins dont trois ont été exécutés, l'a constaté), de lui uriner dans la bouche. Rose Mical, couverte de blessures à la tête, aux bras et à la poitrine, a continué de lutter contre ces forcenés, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à son secours et elle a ainsi sauvé la vie à un Maire et à quatre gendarmes. Empressons-nous de dire que le Président de la République lui a envoyé la Croix d'Honneur qui n'a jamais brillé sur une plus noble poitrine que sur la sienne.

Revenons à Paris! alors, Monsieur, on y dévorait lestement les 45 centimes (300 millions) d'impôts supplémentaires dans des orgies civiques dont les ex-dames de Saint-Lazare étaient les Prêtresses, et vous, Monsieur Blanc, le petit Chérubin d'amour, *Cherubino di amore*; On courait, avec ardeur, du cabaret aux Clubs et aux Elections; nos Députés se disaient franchement de bonnes grosses vérités à la tribune *aux harengs* et se battaient ensuite en duel, mais pour rire; le tambour appelait incessamment les citoyens aux armes; la blouse menaçait les bonnets à poil nationaux et on arrachait aux campagnes l'arbre du peuple, *Populus*, pour le planter dans toutes les villes et bourgades, les jardins publics, sur toutes les places et dans tous les carrefours; tantôt on demandait le divorce, au nom de la Liberté; le partage, au nom de l'Égalité et l'on imposait la Fraternité à coups de fusil. On parlait bien sans cesse de finir le *vieux Louvre*, mais comment? d'édifier les Halles-centrales, nouveau Louvre du peuple, mais avec quoi? de fondre la vieille monnaie de Billon, mais comment la remplacer? d'élargir les rues pour donner de l'air et de l'espace aux populations, mais les propriétaires expropriés se seraient-ils contentés, en échange de leurs immeubles, d'un beau certificat de Civisme ou de coquilles de noix? Alors, Dieu n'existait plus; la Propriété était le vol et l'on payait souvent son terme avec un drapeau tricolore ou en charbonnant une potence menaçante sur la porte de son propriétaire. Alors, le droit au travail et l'égalité des



salaires étaient réclamés impérieusement partout, excepté par les travailleurs ; tous les pauvres diables, barbouilleurs de papier et autres, dont les places faisaient envie, étaient mis immédiatement au rencart, il fallait, à tout prix, du renouveau républicain ; les ateliers nationaux dont vous étiez le chef suprême, Monsieur Louis-Blanc, et que vous avez abandonnés, un beau matin, en emportant la *grenouille*, faisaient, moyennant 230 mille francs par jour, tout le travail que vous leur commandiez avec une dignité magistrale et supercoquenteuse ; nombre de grandes Dames (il en est une surtout dont, par pudeur, je ne rappellerai pas ici le nom qui pourtant a été, à cette époque, mis au pilori de tous les journaux,) allaient, du matin au soir, en procession, et bannière au vent, porter leurs offrandes patriotiques à l'Hôtel-de-Ville et les charmants enfants de Paris se délectaient à casser des milliers de vitres inoffensives sur l'air national : *des Lampions! des lampions! des lampions!* — Alors, les Caisses d'épargne regorgeaient d'argent ; on trouvait sans peine à emprunter, sur bonne hypothèque, à quinze et vingt pour cent ; un immeuble de cent mille francs se vendait facilement vingt-cinq ; tous les billets de Commerce étaient payés à échéance, et, à tel point qu'on faisait journellement la motion de jeter au feu le grand livre de la Dette publique, de réformer la Banque de France et de démolir la Bourse. Aussi les étrangers arrivaient-ils en foule chez nous ; un public choisi remplissait les théâtres ; la lyre, le pinceau, le ciseau, le burin, le marteau, la truelle, la navette, etc., étaient continuellement en action ; de belles maisons à six étages, avec entre-sols et sous-sols, s'élevaient partout comme par enchantement ; les pensionnats, surtout ceux de Demoiselles, étaient encombrés d'élèves et les parents tellement rassurés sur le sort de leurs enfants qu'une seule maison des Champs-Élysées ne perdait, en une semaine, que quarante-cinq jeunes Anglaises ; dans la rue Royale, la rue Vivienne, la rue de Rivoli, sur les Boulevards, les magasins de luxe étaient assiégés par les acheteurs ; tous les Ou-

vriers ne portaient plus que des souliers vernis et des gants Jouvin; Staube était leur tailleur, ils faisaient fi ! de la Belle jardinière et du pauvre Diable, et la rue des Moineaux seule leur vendait, avec cent pour cent de bénéfice, leurs belles cravattes de soie, leurs chemises de baptiste et leurs mouchoirs de poche. Aussi nos bons amis, les Anglais, applaudissaient-ils, avec enthousiasme, à notre grande prospérité!

On jetait bien cependant parfois, et sans jugement, en prison, Chateaubriand, Émile de Girardin, etc. On remplissait bien, au hasard, les forts, les souterrains des Tuileries, les casemates et les pontons d'individus importuns, très-moustachus ou turbulents; on envoyait bien également votre Serviteur soussigné relire Homère et Virgile, Horace et Cicéron, parmi les 4,000 fous ou malheureux de Bicêtre, mais qu'était cela pour la grande époque que nous traversons et quand Paris et la moitié de la France étaient en état de siège?

Ces temps heureux, *Saturnia regna*, ne sont plus, comme vous le dites, aujourd'hui, Monsieur, avec un aplomb superbe. Le désordre règne partout maintenant, la confiance est perdue, le commerce nul, le travail un mythe; nos députés au Corps législatif s'injurient entre eux comme des crocheteurs, les *Démocs-socs* menacent *les Aristos*; nos journaux de toute opinion politique prêchent hautement l'immoralité et la licence, à l'instar de l'ancien *Père Duchesne*, nos chansons des rues sont des ordures, nos pamphlets écrits avec de la bave et du fiel, nos sergents de ville sont d'une brutalité révoltante au dix-neuvième siècle, nous portons tous, aux mains et aux pieds, l'empreinte de nos fers pesants et, ces jours derniers encore, ô infamie! on nous a forcés, à coups de nerfs de bœuf, d'aller au-devant de *nos soldats d'Italie* pour leur offrir l'hommage d'une sympathie menteuse et des couronnes de fleurs flétries par la police.

Ainsi, restez fièrement, Monsieur Louis-Blanc, comme un autre Aristide, sur la terre étrangère ; chauffez, en paix, vos membres forts au soleil de la liberté et le monde entier apprendra, avec douleur, qu'un grand Citoyen comme vous est perdu, à jamais, pour la France : *O ingrata Patria!*

Votre très-humble et très-respectueux serviteur,

J. COMMERSON,

Ancien fédéré de 1815, sergent-major à l'armée de la Loire, blessé de juillet 1830, homme de lettres, membre de l'Université en retraite et de la société des auteurs dramatiques, ex-décrotteur sur l'ex-pont Saint-Michel, fou à Bicêtre, pendant deux mois, (lire les vers ci-joints que j'ai crayonnés à mon arrivée dans cette charmante demeure, et qui ont été insérés dans *la Presse*, les autres journaux, même les plus honnêtes, n'ayant pas eu alors ou, la charité de me plaindre, si j'étais un pauvre fou, ou le courage de réclamer ma liberté si j'étais, par rénovation du supplice de *Mézence*, attaché vivant à des *cadavres galvanisés*), *Orléaniste* par reconnaissance, mais bien disposé néanmoins à rendre justice à tous les mérites de l'EMPEREUR.

Rue Neuve-Richelleu-Sorbonne, n° 3, au second.

Mon nom est sur ma porte.

LE FOU DE BICÊTRE

HOMMAGE A M. VICTOR HUGO

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS DRAMATIQUES

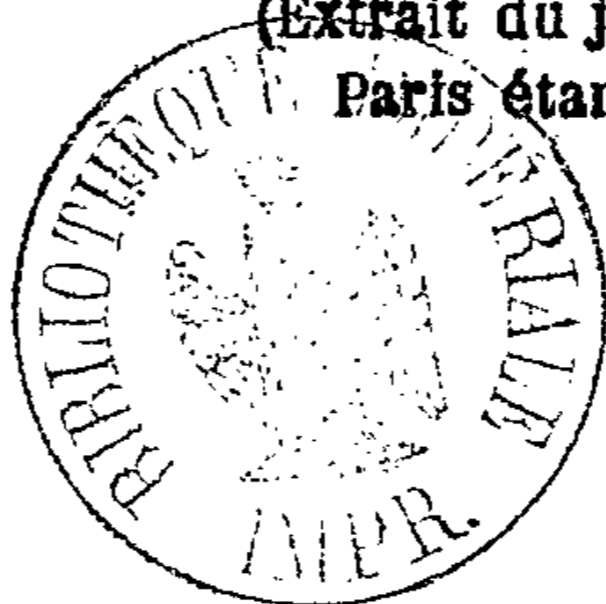
Hôpital de Bicêtre, 28 août 1848.

Oui, je suis fou ! fou d'amour pour la France,
Pour la Justice et pour la Liberté !
Et, dans mon cœur, je nourris, dès l'enfance,
Le sentiment de la Fraternité.
Vous, mes amis, qui connaissez ma vie
Dont plus d'un trait pourrait me faire honneur,
Gardez-vous bien de plaindre ma folie !
Car ma folie est pour moi le bonheur.

Oui, je suis fou ! car dans ma solitude,
M'entretenant avec d'illustres morts,
Je sais trouver, dans le sein de l'étude,
De vrais plaisirs, des plaisirs sans remords.
Trop indigent pour exciter l'envie,
Comme trop fier pour demander pardon,
Je me complais, amis, dans ma folie,
Car que ferai-je, hélas ! de la raison ?

Oui, je suis fou! puisqu'un serment m'oblige,
Et que mon cœur se souvient des bienfaits;
Puisque PHILIPPE, aujourd'hui sans prestige,
Demeure encore l'objet de mes respects.
Or, vous, amis, avec qui dans la vie
Je marche droit, sans grand bruit, mais sans peur,
Gardez-vous bien de plaindre ma folie!
Car ma folie est pour moi le bonheur.

(Extrait du journal *la Presse*,
Paris étant en état de siège.)





PARIS. — DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS,
Place du Panthéon, 2.

